



À l'heure du déjeuner

La chronique de **Maryline Desbiolles**

A l'heure du déjeuner, mon mari me dit qu'il est bien prétentieux de tenir une chronique hebdomadaire, de penser qu'on a quelque chose de pertinent à écrire chaque semaine. Oui, prétentieux. Je m'insurge, mais le mot fait mouche. D'autant qu'il fait suite à des critiques émises au moment des élections européennes puis des législatives quant à la posture des artistes, des « gens de culture » qui auraient « lâché le peuple » (ce n'est pas mon mari qui le dit, mais Ariane Mnouchkine dans *Libération*, le 12 juin 2024). Des artistes impuisants, narcissiques, sectaires. Prétentieux ? Des artistes, des gens de culture qui ne sauraient pas donner voix aux électeurs du Rassemblement national, ces ouvriers modestes, mais pas pauvres, pas donner voix, pas représenter les Blancs habitant dans des petites villes ou dans des pavillons en périphérie urbaine et en milieu rural (Michel Guerrin, éditorial du *Monde*, le 14 juin 2024).

Je ne suis pas à l'abri de ces critiques, même si j'habite au beau milieu : une campagne rattrapée par la périphérie urbaine, même si j'habite à l'est de Nice une commune dont le maire est communiste et qui, aux législatives anticipées, a réélu au premier tour la députée du Rassemblement national à 58,72 %. Je ne suis pas à l'abri de ces critiques même si de nombreux modèles des personnages de mes romans font partie, sans nul doute, de ces 58,72 %. Pas du tout à l'abri, moi qui les ai injuriés en silence, mais les dents serrées, qui ai pris ce vote contre moi, qui me suis sentie visée, puérilement, prétentieusement (ça ne passe pas).

Je ne sais pas si cela me vaudra l'absolution, mais je ne les insulte pas dans leur ensemble, mais chacun et chacune, la douce auxiliaire maternelle qui clame qu'il faut renvoyer chez eux les fichés S et la racaille, ou la marchande de légumes qui en a après les arrivistes, et comme je ne comprends pas, mais vous savez bien, ceux qui arrivent chez nous, qui arrivent à tout nous prendre,

Je ne me reconnais pas dans les « gens de culture », mais je prétends écrire des livres.

les arrivistes, répète-t-elle en détachant les syllabes, ou le type fustigeant « les belles personnes » qui les accueillent dans la vallée de la Roya, si vous voyez ce que je veux dire, et qui fait gentiment le clown en arborant le bob La vache qui rit que lui a jeté la Caravane du Tour de France, qui est passé le 20 juillet sur la route historique du sel, notre route commune.

Et puis je mets toutes ces bribes de pensées, de sentiments confus dans le four de l'été, je ne sais pas ce qui en sortira. C'est la rentrée, mais l'été n'est pas encore fini.

Ce que je sais, c'est ce à quoi je prétends. Je ne me reconnais pas dans les « gens de culture », mais je prétends écrire des livres. Des livres qui ne parlent pas des périphéries urbaines, ni des villes, ni

des campagnes, mais des paysages singuliers et, tout aussi singuliers, des personnages qui les habitent, qui s'y dessinent. Pas des gens, pas le peuple, ni de gauche ni des électeurs du Rassemblement national. Pas *Des électeurs ordinaires*, titre d'un livre de Félicien Faury paru récemment qui enquête sur la normalisation de l'extrême droite. Je prétends, j'ai cette prétention qu'aucun de mes personnages n'est ordinaire. Je m'y emploie.

Pour me rasséréner, tout l'été avec *Par des langues et des paysages (1965-2022)* (1) du grand poète James Sacré dont le nom (prononcer « James » à la française) est déjà un poème. Des poèmes de la Vendée d'enfance « tout emmêlés de patois », des États-Unis, du Maroc, de Galice, du Languedoc et d'Italie avec leurs traductions qui sont comme le bruit des langues qu'on entend quand on traverse des paysages hors de France. Des paysages vibrant de voix et d'accents. En voyageant tout l'été avec James Sacré, j'éprouve un plaisir intense à lire et relire les poèmes et leurs traductions ou, dans le cas de

l'arabe, à simplement les voir. Un plaisir dont je ne m'explique pas l'intensité, ce qui ne l'amointrit pas, au contraire. Et particulièrement les poèmes traduits en occitan, langue que longtemps je ne considérais pas, voire dont je me méfiais, sa défense me paraissant réactionnaire, mais qui, aujourd'hui, à la lettre, m'enchantent.

À la fin du livre, il est demandé à James Sacré de définir la poésie, et sa réponse pourrait s'appliquer à la prose (tant mieux pour moi) car il ne fait « aucune différence entre écrire en vers ou en prose » : « La poésie ? Une affaire de langue entre le monde et les dictionnaires, une affaire de formes, entre le vécu et la langue ; si c'est geste de vivant ou rien, peut-être qu'un lecteur me dira. »

Peut-être aussi que, munie de ce viatique, de ces quelques mots d'une profonde modestie, j'ai une chance de ne pas sombrer dans la prétention en écrivant cette chronique que je voudrais aussi ne pas tenir, mais à laquelle j'espère lâcher la bride. On verra.